
SOMMAIRE :



PRÉFACE.

1. Social-démocratie.
2. Démocratie et fascisme.
3. L'ultimatum bureaucratique.
4. Les zigzags des staliniens dans la question du front unique.
5. Rappel historique sur le front unique.
6. L'expérience russe.
7. L'expérience italienne.
8. Par le front unique aux Soviets comme organe suprême de front unique.
9. Le S. A. P. (Parti socialiste ouvrier).
10. Le centrisme « en général » et le centrisme de la bureaucratie stalinienne.
11. Les contradictions entre les succès économiques de l'U. R. S. S. et la bureaucratisation du régime.
12. Les brandlériens (K. P. D. O.) et la bureaucratie stalinienne.
13. La stratégie des grèves.
14. Le contrôle ouvrier et la collaboration avec l'U. R. S. S.
15. La situation est-elle désespérée.

CONCLUSIONS.

PRÉFACE

Le capitalisme russe s'avéra comme le maillon le plus faible de la chaîne impérialiste, en conséquence de son retard extrême. Le capitalisme allemand s'avère dans la crise présente comme le plus faible maillon pour une raison opposée : c'est le capitalisme le plus avancé dans les conditions de l'impasse européenne. Plus est grande la force dynamique interne des forces de production de l'Allemagne, d'autant plus doit l'étrangler le système des Etats de l'Europe qui ressemble au « système » de la cage d'une ménagerie étriquée de province. Chaque tournant de conjoncture place le capitalisme allemand devant ces tâches qu'il avait tenté de résoudre au moyen de la guerre. Sous le régime des Hohenzollern, la bourgeoisie allemande s'apprêtait « à organiser l'Europe ». Par le gouvernement Brüning-Curtius, elle entreprit l'essai... d'union douanière avec l'Autriche. Quelle chute effroyable des tâches, des possibilités, des perspectives ! Mais il fallut renoncer même à cette union. Le système européen en entier repose sur des pattes de poulet. La grande, la salutaire hégémonie de la France pourrait s'écrouler si quelques millions d'Autrichiens se joignaient à l'Allemagne.

Pour l'Europe et avant tout pour l'Allemagne, il n'y a pas de marche en avant dans la voie capitaliste. Surmonter la crise présente en passant au travers d'elle par le jeu automatique des forces du capitalisme même — sur les os des ouvriers — signifierait le rétablissement de toutes les contradictions à la prochaine étape, simplement dans une forme encore plus concentrée.

Le poids spécifique de l'Europe dans l'économie mondiale peut seulement décroître. Du front de l'Europe ne disparaissent déjà plus les étiquettes américaines : plan Dawes, plan Young, moratoire Hoover. L'Europe est profondément réduite à la ration américaine.

La dégénérescence du capitalisme signifie une putréfaction sociale et culturelle. La voie est fermée à une différenciation méthodique de la nation, à la croissance du prolétariat au prix de l'amoindrissement des classes moyennes. Le maintien ultérieur de la crise ne peut signifier que paupérisation de la petite bourgeoisie et dégénérescence vers le lumpen prolétariat de couches toujours plus grandes de la classe ouvrière. Plus tranchant que tout autre, ce danger tient à la gorge l'Allemagne avancée.

La partie la plus pourrie de l'Europe capitaliste est constituée par la bureaucratie social-démocrate. Elle entra dans la voie de l'histoire sous la bannière de Marx et d'Engels. Se posa comme but la destruction de la domination bourgeoise. Le puissant essor du capitalisme prit possession d'elle et l'enchaîna à sa suite. D'abord dans les faits, puis aussi dans les mots, elle renonça à la révolution au nom des réformes. En vérité, Kautsky poursuivit encore longtemps la phraséologie de la révolution, en l'adaptant aux besoins du réformisme. Par contre, Bernstein exigea le renoncement à la révolution : le capitalisme représentait l'époque de la révolution pacifique, sans crise et sans guerre. Un modèle de prophétie ! Il pouvait apparaître qu'entre Kautsky et Bernstein existait une contradiction inconciliable. En réalité, ils se complétaient symétriquement l'un l'autre, comme la botte gauche et la botte droite du réformisme.

La guerre éclata. La social-démocratie soutint la guerre au nom de la prospérité future. A la place de la prospérité vint le déclin. Maintenant, la tâche ne consiste plus à déduire de l'insuffisance du capitalisme la nécessité de la révolution, non plus à réconcilier les travailleurs avec le capitalisme au moyen de réformes. La nouvelle politique de la social-démocratie consista à sauver la société bourgeoise au prix du renoncement aux réformes.

Mais aussi cela ne fut pas la dernière étape de la déchéance. La crise présente du capitalisme agonisant contraignit la social-démocratie à renoncer aux fruits de la longue lutte économique et politique et à ramener les ouvriers allemands au niveau de vie de leurs pères, de leurs grands-pères et de leurs arrière-grands-pères. Il n'existe pas de spectacle historique plus tragique et en même temps plus repoussant que la décomposition nauséabonde du réformisme au milieu des débris de toutes ses conquêtes et de toutes ses espérances. Le théâtre fait la chasse au modernisme. Puisse-t-il donner plus souvent « les Tisserands », de Hauptmann : la plus actuelle de toutes les pièces. Le directeur fera bien de ne pas oublier de retenir les premiers rangs pour les dirigeants de la social-démocratie.

D'ailleurs, leur pensée ne se tourne pas vers les spectacles : ils sont acculés à la dernière limite de la capacité d'adaptation. Il existe un